NOTES ET COMMUNICATIONS

I

L'ÉLEUSINISME A ROME AU TEMPS DE LA DYNASTIE JULIO-CLAUDIENNE

PAR CH. PICARD
Professeur à la Sorbonne

Sommaire[1]. — *Suétone attribue à l'empereur Claude une tentative pour acclimater à Rome l'éleusinisme attique. Les documents archéologiques nous apportent quelque lumière sur ce point. En particulier, la patère d'argent d'Aquileia, qui appartient à la période julio-claudienne, correctement interprétée, nous oriente vers un courant d'éleusinisme, au vrai plutôt alexandrin, qui se serait déversé à Rome dès la fin de la République.*

A plusieurs reprises, récemment, divers savants ont insisté sur la phrase de Suétone attribuant à Claude une tentative pour acclimater à Rome « *ex Attica* » les mystères d'Éleusis (cf., par exemple : P. Graindor, *Athènes, de Tibère à Trajan*, 1931, p. 101-105 ; J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, 1941, p. 169, reprenant des idées exprimées dès 1921 dans les *Mélanges de l'École de Rome*, p. 190 ss. ; F. Cumont, *Lux perpetua*, 1949, p. 243).

Il paraît admis que les mystères « ne se laissèrent pas déraciner » ; et l'on ajoute (J. Carcopino) que « Claude dut se rabattre sur la Grande Mère et Attis », dont le culte en Attique s'était purifié au contact des *sacra Eleusinia*.

Il ne faudrait pourtant pas minimiser la place de l'éleusinisme à Rome, tout au cours de la période julio-claudienne ; les documents archéologiques, tout au moins, en attestent, en effet, la présence riche et efficace. Il convient, d'autre part, d'observer que Claude, désigné par Suétone, n'a pas été initié à Éleusis ; il n'avait pas fait le voyage

1. Pour répondre à des vœux conjoints de l'*Unesco* et du *Centre national de la Recherche scientifique*, préoccupés de faciliter la tâche des auteurs de bibliographies, les articles publiés dans cette *Revue* seront désormais précédés d'un bref Sommaire.

d'Attique, ainsi qu'il était prescrit, pour recevoir l'initiation. Comment aurait-il marqué tant d'ardeur à répandre l'éleusinisme *attique*?

Ce sont les documents figurés qui peuvent nous éclairer le mieux, les textes étant réduits au bref passage, énigmatique, de Suétone (*Cl. vit.*, 25, 13).

On a ainsi grand intérêt à regarder d'assez près la patère d'Aquilée, par exemple, rapportée unanimement à la période julio-claudienne, voire un camée du Cabinet des Médailles (Bibliothèque nationale, Paris), récemment signalé à l'attention par M^me^ G. Cart (*Mél. Ch. Picard*, 1948, p. 142 sqq. : p. 149, fig. 5) ; etc.

En ce qui touche les reliefs de la patère d'argent d'Aquilée (Musée de Vienne, Autriche), les interprétations de Schneider, S. Reinach, E. Loewy, M. Rostovtzeff, Miss J. M. C. Toynbee, ont été synthétisées notamment par C. Seltman en 1934 (*Cambridge Ancient History*, Plates, IV, p. 184 et p. 185, en haut : commentaire à *C. A. H.*, X, p. 569). D'importants détails sont à rectifier, ou à préciser, dans une description qui a eu pourtant le mérite de marquer combien le chef-d'œuvre toreutique d'Aquilée est proche des modèles alexandrins en faveur à Rome dès la fin de la République. On discute encore sur la personnalité de l'empereur placé au centre de la représentation, les noms de Claude (?) (surtout), mais aussi de Caligula et de Néron ayant été prononcés.

La scène représente un *départ* du char sacré de Triptolème, et non une arrivée, comme le pensait récemment encore M. J. Bayet (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 25 novembre 1949)[1]. Afin de préparer sa mission de semeur, l'empereur, en Triptolème, puise le grain dans deux plateaux tenus et présentés à lui par deux *Bacchoi* (l'un d'eux, de dos, porte la nébride) : près de ces jeunes enfants, servants d'un culte de « Divine Child », une canéphore (petite fille) évoque les processionnaires de la fête du *Calathos*, fête qui manquait à Éleusis même, mais qui était célébrée en grande pompe à Alexandrie (Callimaque, *Hymne du Calathos*, dit « *à Demeter* » ; cf. v. 126 : λιχνοφόροι). Il n'y a aucune canéphore ni lichnophore attestée à Éleusis même ; on comparera, au contraire, le sacrifice égyptisant d'Artémis-Arsinoé sur une plaque de bronze de Délos, décor d'une stèle du Philadelpheion de l'île.

Nous sommes ainsi, avec le plat d'Aquilée, dans un climat dionysiaco-artémisiaque, celui qu'évoquent aussi les *sacella* de la Villa Farnésine, ceux de la Basilique de la Porta Maggiore : l'origine de ces « paysages sacrés » est, comme on l'a montré (*Mél. Maspero*, 1934, *Mém. Inst. Caire*, 67, p. 313-334), à Alexandrie.

1. A propos des fêtes de Tellus ; point de vue abandonné par l'auteur, *R. H. R.*, 137, 1950, p. 184.

On s'est mépris, d'autre part, en parlant partout d'un *autel* pour ce qui est représenté entre les trois petits serviteurs du culte et l'empereur déifié en Triptolème : il s'agit, au vrai, d'une grande ciste, de type éleusinien ; on y voit sculpté un Enlèvement de Coré, typique, qui reparaît sur le *Calathos* mené en procession à Alexandrie, d'après les monnaies de bronze de la ville (époque trajane) ; d'autre part, les fruits qui dépassent (dont un *conique*) correspondent à ceux du *calathos*, posé à terre aussi, derrière les trois petits servants ; ce qui suffirait à supprimer toute indécision de l'exégèse : qu'on se rappelle seulement le *synthéma* transmis par Clément *d'Alexandrie* (ancien initié) : ce formulaire prévoit la manipulation des *hiéra*, faite rituellement *de la ciste au calathos*, et réciproquement.

Il y a grand avantage à examiner le char de la mission du Semeur : il doit être enlevé dans les airs par des serpents *ailés*, que deux Horai (Saisons) sont occupées à nourrir avant le départ et à équiper (non à « caresser », comme le croyait Rostovtzeff). Les serpents ailés sont connus en Égypte depuis le temps d'Hérodote (II, 75), utilisé par Pline (*Nat. hist.* 12, 81). Il n'est pas vrai, comme le pensait M^me^ G. Cart (*l. l.*), qu'ils aient été « réinventés » à Rome « d'après la céramique grecque » ; au vrai, la céramique grecque les a connus déjà (cf. les symboles de plusieurs amphores panathénaïques du IV^e^ siècle, datées), et de bonne heure. Si l'idée est venue de les atteler un jour au char de Claude et Messaline (?) (camée de la Bibliothèque nationale), elle n'a pu dériver que d'Égypte : le serpent *ailé* était là familier ; aussi Antigonos de Carystos l'a-t-il placé, par exemple, sur le casque de son Ménélas (groupe du *Pasquino*) afin de rappeler les voyages de Ménélas en Égypte. On retrouve encore la représentation de la scène de la nourriture du serpent ailé sur un des *skyphoi* d'argent de Bernay décorés de Centaures, beaux vases hellénistiques formant ζεῦγος, et qui illustrent des scènes de culte *dionysiaques*, dérivées de *megalographiai* alexandrines (E. Babelon, *Trésor... Berthouville*, pl. 9-10).

Les caractères alexandrins de la patère d'argent d'Aquilée n'apparaissent pas moins, quand on regarde la Déméter sous l'arbre, représentée en haut et à droite, ou la figuration de la Terre-Mère (Tellus), placée en bas, à la prédelle, intentionnellement.

Pour Déméter, les rapprochements s'établissent avec la Déesse-Mère des plaques de Carthage (Louvre) et de l'*Ara Pacis* (Rome), la plaque de Carthage étant, comme on voit, de dérivation alexandrine, et annonçant nettement l'autre, ainsi qu'on l'a établi (*Mél. Maspero*, 1934, *Mém. Inst. du Caire*, *l. l.*). On évoquerait aussi les Déméter du sarcophage de Torre Nova ou de l'urne Lovatelli, assises sur la ciste de vannerie et accompagnées du serpent, si rare dans l'imagerie éleusinienne

des Deux-déesses. Le signe décisif d'origine, pour la représentation de la Déméter sur la patère d'Aquilée, est que la déesse comparaît assise encore, de profil, sur des strates horizontales caractérisées, en calcaire de Ramleh (Alexandrie)[1].

Enfin, la figure placée en prédelle en bas et à l'avant, si elle rappelle aussi la plaque de Carthage (cf. le bœuf couché), s'intègre dans une série d'images dûment étudiées et classées par Mme E. Strong (*Journ. of Hellenic studies*, 27, 1937), et dont l'origine est aussi alexandrine. Cette série continue à Rome, ensuite, avec une représentation placée au Vatican, sur la cuirasse de l'Auguste restauré à tort en Lucius Verus (*J. H. S., l. l.*, pl. 15). On retrouve la déesse transformée (mais toujours accompagnée des *Karpoi* enfants, de marque alexandrine !) sur la belle patère d'argent de Parabiago ; on la reverrait encore sur le *missorium* d'argent dit de Théodose, avant qu'elle passât dans l'art carolingien, par exemple.

En somme, la part *alexandrine* est prépondérante dans les représentations éleusiniennes figurées, à l'époque julio-claudienne. Il convient dès lors de se demander si ce n'est pas le courant de l'éleusinisme *alexandrin*, réformé par l'Eumolpide Timothéos, qui s'est déversé et imposé à Rome dès la fin de la République. Claude, notamment, connaissait beaucoup mieux les cultes et les milieux alexandrins[2] que le sanctuaire des Deux-déesses d'Attique, où il n'a pas pèleriné, ni pénétré en myste. Il n'est pas exact de croire (G. Cart, *l. l.*, p. 150) que les successeurs de Claude ne se sont plus fait représenter après lui, prêts à être emportés dans le char aux serpents ailés : de Pautalia à Tarse, ailleurs encore, les monnaies orientales donnent de multiples démentis à cette hypothèse, et cela pendant longtemps encore. Le thème officiel de l'empereur déifié en Triptolème, thème importé dans l'Empire[3], a eu une longue survie : on peut penser que la patère d'Aquilée, par sa qualité, a contribué à établir son prestige et à le rendre durable.

Notons, enfin, qu'Alexandrie, par l'entremise de l'Eumolpide Timothéos, avait préparé les rapports établis à Rome entre Déméter et Cybèle. La politique religieuse de Claude a dû profiter de ce rapprochement.

Ch. PICARD.

1. *Ibid.*, La Tellus de la plaque de Carthage.
2. H. I. Bell, *Jews and Christians in Egypt*, 1924.
3. La Tazza Farnese, à Naples, l'utilisait déjà pour un Ptoléméc (225-175 env.).